

## BOISSEAU, ALFRED (1823-1901)

BOISSEAU, Alfred, daguerrotypiste, photographe, peintre et portraitiste, professeur d'art et marchand, bibliothécaire et secrétaire de l'Institut canadien, né à Paris le 24 février 1823 et décédé à Buffalo (New York) le 7 octobre 1901. Inhumé à Toronto dans le cimetière Mount Pleasant.



Alfred Boisseau naquit à Paris le 28 février 1823. Il était le fils de Jacques-Messidor Boisseau (plus connu sous le prénom d'Henri), graveur et lithographe en vue. Alfred avait un frère aîné qui a servi au sein du gouvernement et du corps diplomatique<sup>1</sup>.

Nous n'avons pas le détail de sa formation. Après des études primaires, on sait qu'il est à Londres à 13 ans, on ne sait ni pourquoi ni comment. Il est possible qu'il y soit resté quelque temps et on devine que c'est par ce séjour qu'il a acquis une bonne connaissance de l'anglais et sans doute pourquoi il s'est rattaché aux méthodistes. Il est intéressé comme son père par l'art et fréquente dès l'adolescence l'École des beaux-arts de Paris dans l'atelier du peintre Paul Delaroche (1797-1856). Le style de cet artiste alors à la mode combine le néo-classicisme et le romantisme et comme il se doit à l'époque, choisit des sujets historiques ou mythologiques. Il aurait exposé au Salon parisien<sup>2</sup> à l'âge de dix-neuf ans deux tableaux *Agar chassé* (épisode biblique de Genèse 21) et *L'Aveugle*.

En 1846, à 23 ans donc, il part pour La Nouvelle-Orléans. À son arrivée, il apprend que son frère, alors secrétaire du consulat de France, vient de mourir de la fièvre jaune. Il demeure dans la ville deux ans à peine. La vie amérindienne le frappe et il y peint ses premières œuvres sur ce thème<sup>3</sup>. Ce sont notamment *Marché d'Indiens à la Louisiane*, *La Créole* et *Le Barbier nègre*. De retour à Paris, il expose au Salon de 1848 un autre de ses tableaux américains : *Indiens de la Louisiane marchant le long d'un bayou* (1847), qui fait maintenant partie de la collection permanente du musée d'art de La Nouvelle-Orléans.

Il regagne peu après les États-Unis et s'installe à New York. Il y enseigne l'art de 1849 à 1852 et il y a un succès comme portraitiste.

En 1852, il passe à Cleveland (Ohio) et y travaille comme daguerréotypiste. Le procédé utilise des sels d'argent sur une glace, ce qui donne les premières reproductions photographiques fidèles (voir des exemples en ligne). Il y fait également de la publicité en tant que peintre de portraits et de paysages, comme professeur et marchand d'art. On

---

<sup>1</sup> Il existe en ligne quelques courtes biographies de ce peintre connu au Québec par plusieurs de ses portraits. Nous utilisons certaines informations de la biographie de E. Fabre-Surveyer (1954), de Wikipedia (pas toujours exactes), du Musée des Beaux-Arts du Québec. On trouve de nombreuses illustrations de ses œuvres dans Pinterest ou en ligne. Nous complétons le tout par des recherches dans Ancestry.ca pour l'Arbre franco-protestants qui présente aussi son appartenance religieuse

<sup>2</sup> Ce Salon consacre d'une certaine façon les peintres de l'heure. C'est souvent une référence par la suite.

<sup>3</sup> Les tableaux mettent en scène principalement des membres de la nation Choctaw qui vivaient en Louisiane ou dans le Mississipi.

ne connaît pas le moment exact de son mariage, mais il doit dater de 1849, car au recensement américain d'avril 1850, sa fille Henriette a huit mois ; son épouse, Adèle Jean, est née en France et a le même âge que lui. Alice-Marie naîtra l'année suivante (1851), sans doute suivie d'un autre enfant dont nous ignorons tout. Henriette mourra en 1856 avant la venue d'Alfred-François en 1857 et finalement celle d'Edward en 1858.

C'est donc avec de jeunes enfants que le couple émigre à Montréal en 1860. Comme Alfred a un bon bagage culturel, il va vite le mettre au service de sa nouvelle communauté, francophone cette fois. Il ouvre successivement trois studios photographiques dans la ville, offre aussi de peindre des portraits, comme il l'annonce clairement dans les annuaires Lovell. Entre 1864 et 1869, il en a fait plusieurs dont celui de son fils d'Edward. En 1867, il fait partie dès le début de la Société des artistes canadiens qui vient de se créer.

C'est possiblement dans le même temps, qu'il devient le secrétaire et surintendant (gérant) de l'Institut canadien et s'occupe de sa bibliothèque. L'Institut joue le rôle d'une bibliothèque publique pour les francophones, car il n'en existe pas autrement. Elle est couplée à une salle de lecture où les membres peuvent venir consulter les journaux et revues littéraires ou scientifiques parus un peu partout dans le monde. L'Institut joue donc le rôle d'un centre culturel et des centaines de jeunes de tendance libérale, favorable à la démocratie républicaine et au libre-échange, y participent, les gens ordinaires y empruntant des romans, même si l'Église locale les considère comme des lectures dangereuses. Fondée comme une association catholique, elle s'est ouverte ensuite aux protestants de langue anglaise et française<sup>4</sup>. Le méthodiste Boisseau pouvait donc en faire partie sans problème, tout comme les pasteurs connus, le baptiste Narcisse Cyr ou le presbytérien Daniel Coussirat. Le centre est actif et, par exemple, de 1845 à ses débuts jusqu'en 1871, il avait tenu quelque 136 conférences dans ses murs.

Alfred Boisseau sera toujours en poste au moment où se déroule la célèbre affaire Guibord (1869-1875)<sup>5</sup>. L'évêque de Montréal, M<sup>gr</sup> Bourget, veut se débarrasser de l'Institut canadien qui conteste sa vision étroite du catholicisme. Il s'arrange pour faire mettre à l'index en 1869 l'annuaire de l'Institut qui comporte justement une conférence du président Louis-Antoine Dessaulles sur la tolérance et l'ouverture aux autres (texte qui est encore d'actualité). L'imprimeur Joseph Guibord, membre de l'Institut, a le malheur de mourir à ce moment-là. Alors que dans le même temps une dizaine d'adhérents sont enterrés en cimetière catholique sans problème, l'évêque Bourget se sert de ce cas pour imposer sa vision et refuse l'inhumation de Guibord. La veuve intente un procès à la fabrique et de décisions en contre-décisions, la cause s'éternisera et ce sera le Conseil privé de Londres, la plus haute instance d'alors, qui tranchera en faveur de Guibord, lequel sera enterré dans le cimetière sous la protection de l'armée. L'évêque ne démordra pas et déconsacrera la parcelle, mais il aura finalement gagné la bataille, la masse

---

<sup>4</sup> Son approche libérale ne plaisait pas à l'évêque du lieu et finalement 135 membres avaient quitté l'Institut pour se conformer à la vision catholique et avaient fondé le 10 mai 1858 l'Institut canadien-français de Montréal, peu avant son arrivée donc.

<sup>5</sup> Il existe plusieurs sites en ligne sur cette affaire et de nombreux ouvrages dont celui d'Adrien Thério, *Joseph Guibord, victime expiatoire de l'évêque Bourget*, XYZ éditeur, 2000.

catholique étant derrière lui et l'Institut déclinera. Financièrement éprouvé par ce procès malgré le soutien des orangistes, il devra fermer ses portes en 1880. Alfred Boisseau avait donc été témoin de toute cette saga. Au moment de la dissolution, c'est lui qui obtint que les livres de la bibliothèque soient confiés à l'Institut Fraser (autre centre d'animation, anglophone cette fois), moins les livres les plus anodins qui allèrent au Club Canadien<sup>6</sup>.

En 1870, Alfred Boisseau s'intéressa à la fondation de la loge maçonnique des Cœurs-Unis, « créée sous l'aile de l'Institut canadien, elle eut un rôle important comme embryon d'une franc-maçonnerie d'expression française au Québec »<sup>7</sup>. Il en présida l'assemblée d'ouverture le 18 octobre 1870 qui a lieu dans les locaux mêmes de l'Institut. Il en fut secrétaire pour un an à partir du 22 novembre 1871 et plus tard, pour trois ans, du 22 novembre 1876 au 26 novembre 1879. En 1875, il avait été chargé, avec trois autres membres de rédiger les règlements de la loge. À cette fin, il a traduit les règlements d'une loge anglophone. Après dix ans, il quitta finalement la loge en 1880 à la suite d'une querelle dont nous ne possédons pas le détail<sup>8</sup>.

C'est 1871 qu'il réalise le portrait de Louis-Joseph Papineau et l'année suivante de son fils, Louis-Joseph-Amédée Papineau. Ces œuvres soignées sont souvent utilisées depuis comme illustrations depuis. En 1885, il fut membre associé de l'Académie royale canadienne, dont il cessa de faire partie en 1893 peu après son départ pour les États-Unis. Dès 1885 peut-être, certainement en 1887, Boisseau fut nommé professeur de dessin à main levée (pour les classes avancées) au Conseil des Arts et Manufactures de Montréal. Il avait son domicile au coin nord-ouest des rues Notre-Dame et Saint-Gabriel, et un atelier avec galerie d'exposition au numéro 197 de la rue Saint-Jacques, avec un photographe réputé nommé J. C. Parks, qui avait reçu de nombreux prix et offrait des services diversifiés comme des vues pour lanterne magique entre autres.

Alfred Boisseau comptera parmi ses élèves, Maurice Cullen, un peintre canadien réputé pour ses paysages d'hiver. En 1888, il décida sans que nous en connaissions la raison de quitter Montréal. Avant de partir, il fit vendre à l'enchère ses tableaux, qui étaient surtout des portraits d'artistes et de chanteurs célèbres. Il avait aussi peint quelques intérieurs, des scènes de la vie en ville, des enfants glissant en toboggan. Il pouvait créer des portraits sur toile à partir de photos ou d'illustrations. Pourtant, malgré ces sujets, la vente d'eut guère de succès.

---

<sup>6</sup> À cette occasion, il avait fait don de son portrait de Papineau à l'Institut Fraser, qui l'a revendu plus tard. C'est sans doute à cette époque qu'il a peint celui du maire Beaugrand, voir sa biographie.

<sup>7</sup> J. G. Ruelland, *La pierre angulaire. Histoire de la franc-maçonnerie régulière au Québec*, 2002, p. 92. Il est intéressant de savoir qu'un des présidents de l'Institut canadien, Rodolphe Laflamme, fut inscrit au tableau de 1856 de la Loge Jacques-Cartier de Montréal et que de son côté, Antoine Dessaulles fera partie des Cœurs-Unis. Arthur Buies, journaliste et polémiste signera beaucoup d'écrits de tendance maçonnique et défendit l'Ordre dans son journal *La Lanterne*, qui était d'ailleurs aussi favorables aux protestants.

<sup>8</sup> Cependant, Honoré Beaugrand, qui adhéra à la loge de Fall River aux États-Unis ne rejoindra pas celle de Montréal, jugée par lui trop britannique dans son affiliation. Il faut savoir que les séances de la loge se déroulent en anglais, malgré la présence de très nombreux membres francophones. Il adhérera plus tard à L'Émancipation en 1896, affiliée au Grand Orient de France.

À partir de là, il s'installera pour quelques années à Brandon au Manitoba. Le choix n'est pas indifférent, car son fils Alfred-François (Frank) y a obtenu une concession. Cependant, c'est en tant que propriétaire du Grand View Hotel de cette ville qu'il est porté au recensement de 1891. Son père ouvrira un studio en ville et peindra aussi quelques scènes de la vie extérieure des Amérindiens dans les Plaines de l'Ouest (tentes, chariot, etc.). Son fils va pourtant y décéder prématurément quelques années plus tard.

Le séjour d'Alfred dans l'Ouest canadien a été de courte durée, car dès 1892, on le retrouve à Buffalo (État de New York). C'est une grande ville où il peut offrir ses services comme artiste peintre portraitiste et obtenir facilement des clients<sup>9</sup>. On fait état plus tard de la vente d'œuvres qu'il a peintes alors qu'il avait de 72 à 75 ans. On connaît de lui une scène de l'armée du général Ulysse Grant au temps de la Guerre de sécession et dans cette veine, un portrait de Lincoln peut-être de cette époque. Il continuera à peindre jusqu'à la fin et décédera le 7 octobre 1901, âgé de 78 ans.

Deux de ses enfants sont encore vivants. Sa fille Alice-Marie (1851-1941) avait épousé en 1868 Tréflé C. St-Amour (1843-1929) et s'était établie à Wisconsin Rapids puis à Grand Rapids tout proche où son mari s'occupait d'un commerce. Elle se rendra à Toronto pour les funérailles, car son frère Edward y tenait depuis 1885 un commerce de draperie et de textile (au coin des rues Yonge et Temperance) et il le fera jusqu'à sa propre mort en 1927 survenue subitement en jouant au bowling. C'est donc lui qui a fait le choix d'y rapatrier le corps de son père en 1901 et qui a choisi de l'enterrer dans le cimetière Mount Pleasant de la ville.

25 avril 2021

Jean-Louis Lalonde

### Sources

J. G. Ruelland, *La pierre angulaire. Histoire de la franc-maçonnerie régulière au Québec*, 2002, p.91-92.

E. Fabre-Surveyer, «À propos du peintre Alfred Boisseau», *Le Bulletin des recherches historiques*, janvier-mars 1954, p. 13-15.

Baudoin Burger, *Petite histoire de la franc-maçonnerie au Québec*, 2009, Louise Courteau éditrice, p.56-58.

Sites de Wikipédia, du Musée des Beaux-Arts du Québec, et illustrations dans Pinterest et en ligne.

Arbre franco-protestant dans Ancestry.ca

Articles nécrologiques colligés par Carmen Rochon.

Une doctorante que nous n'avons pu identifier fait actuellement sa thèse sur Alfred Boisseau.

---

<sup>9</sup> Le choix de la ville a pu être conditionné par la présence d'un parent, Léonidas Boisseau, qui s'annonce dans les annuaires de la ville comme lithographe et artiste de 1886 à 1891 et qui disparaît au moment de l'arrivée d'Alfred. Nous ne pouvons déterminer quel pouvait être le lien entre les deux ou s'il s'agit d'un hasard de nom, le patronyme n'étant tout de même pas courant aux États-Unis.